

UN ENDROIT DISPUTÉ DE LA POÉTIQUE D' ARISTOTE

(*Chap. V, 1449b 6*)

Il n'y a pas une autre oeuvre littéraire de l'antiquité qui abon-derait en passages incohérents et obscurs, en endroits et en termes sus-pects et discutables, en lacunes et en répétitions insolites, en expre-s-sions et en mots qui ne se trouvent plus à leur place primitive, comme c'est le cas de la Poétique d'Aristote. Parmi les nombreux passages et endroits douteux et disputés c'est l'indiqué sous le titre de notre article que nous allons traiter, à savoir les mots 'Επίχαρμος καὶ Φόρμις qui se trouvent au milieu du chap. V (49b 5—9): τὸ δὲ μύθους ποιεῖν 'Επίχαρμος καὶ Φόρμις. τὸ μὲν (οὖν) ἐξ ἀρχῆς ἐκ Σικελίας ἥλθε, τῶν δὲ 'Αθή-nησιν Κεάτης πρῶτος ἤρξεν ἀφένενος τῆς Ιαμβικῆς ἰδέας καθόλου ποιεῖν λόγους καὶ μύθους. Le texte cité est transmis par tous les manuscrits grecs existants. Le mot οὖν (cité plus haut entre parenthèses) ne se trouve que dans *Parisinus* 2038, et cela en marge, ajouté selon toute apparence ultérieurement, par une main récente. D'après A. Gude-man¹), οὖν figurerait dans le ms. grec Σ perdu.

C'était Fr. Susemihl²), et non pas H. Usener³), qui le premier avait contesté l'authenticité des mots 'Επίχαρμος καὶ Φόρμις dans le passage cité. Il croyait d'abord que ces mots étaient pris d'une glose et insérés directement dans le texte primitif. Plus tard, il a supposé que le texte original ait pu avoir, après les mots μύθους ποιεῖν, une des expressions suivantes: ἐπιτηδείους οὐ ἐπιτηδείους καὶ συνεχεῖς οὐ ὡς δεῖ, pareillement au texte postérieur qui est déterminé par le mot καθόλου⁴). L'athétèse des mots cités était acceptée plus tard par plu-sieurs savants et éditeurs de la Poétique: outre par le mentionné H.

¹⁾ Dans son édition de la Poétique: *ARISTOTELES*. Περὶ ποιητικῆς, Berlin & Leipzig, 1934, p. 37 (dans *l'appar. crit.*) sous „6. τὸ μὲν οὖν: Σ, ut videtur, P² (in marg. rec. man.) . . .“.

²⁾ V. son édition *Aristoteles Über die Dichtkunst*, Leipzig 1874, p. 88, n. 1.

³⁾ V. son article „*Vergessenes*“ dans *Rhein. Mus.* XXVIII(1873), p. 422 s. (cité d'après Fr. Susemihl, *l. c.*).

⁴⁾ V. Fr. Susemihl, *l. c.*

Usener, par Th. Gomperz⁵) et surtout par A. Gudeman, qui croyait que les mots en question faisaient défaut même du Σ⁶).

J. Tkatsch, cependant, avait supposé que ce fût le traducteur arabe qui avait mal compris les noms d'Épicharme et de Phormis dans la version syriaque et en avait fait des appellatifs⁷).

G. Else⁸) a repris récemment l'idée de Gudeman, que le Σ y avait un texte autre que celui des mss grecs existants, en supposant que le nom primitif du second auteur devrait être Φόρμος et non pas Φόρμις⁹), comme il est transmis dans tous les mss de la Poétique: la preuve en seraient les textes de Sudas, d'Athénée et de Themistios, qui offrent, tous sans exception, Φόρμος¹⁰). L'affirmation de G. Else que Themistios pouvait emprunter la forme citée à une oeuvre d'Aristote autre que la Poétique ne peut pas être prouvée faute de données sûres¹¹).

Ce sont donc les plus remarquables des savants et des éditeurs de la Poétique qui ont contesté la certitude et l'authenticité de l'expression citée. Il y avait toutefois un assez grand nombre de philologues qui y voyaient un texte authentique d'Aristote quoique un peu mutilé plus tard, ce que l'on peut voir de la syntaxe défectueuse de l'endroit cité.

Les premiers éditeurs de la Poétique de l'époque de l'Humanisme et de la Renaissance, ainsi que les manuscrits grecs tardifs du XVI^e et du XVII^e siècle¹²), qui pouvaient se servir des premières éditions impri-

⁵) V. sa traduction de la Poétique: *Aristoteles, Poetik*, Leipzig 1897, p. 10 et 100.

⁶) A. Gudeman, o. c. — Nous considérons convenable de citer ici l'endroit respectif de son *appar. crit.*, que voici: „6. [Ἐπίχαρμος καὶ Φόρμις]: Σ (Susemihl). *ex indiculo marginali in textum insertum. pro nominibus praebet interpres haec verba quae quid significarent nescio: ut relinquatur omnis sermo qui est per compendium. Cum hi interpres orientales numquam suo Marte talia addant, iam Σ augmentum quoddam hic habuisse verisimile est.*“

⁷) J. Tkatsch, *Die arabische Übersetzung der Poetik des Aristoteles...* I. Bd., Wien (Leipzig) 1928, p. 231; cf. surtout la n. 8 dans l'*appar. crit.* sous le texte arabe à la p. 230: „*obscuro hoc loco quamvis constet Arabem Syriaca verborum* Επίχαρμος καὶ Φόρμις *interpretatione non intellecta* (231, 15) *e nominibus propriis, quae ei plane ignota erant, effecisse appellativa* (cf. 204), *tamen quam in sententiam haec accipi voluerit, non satis explicatur...*“.

⁸) V. sa monographie *Aristotle's Poetics: The Argument*, Harvard University Press (Cambr. Mass.) 1957, p. 197 ss.

⁹) Id., o. c., p. 198.

¹⁰) Cf. G. Else, I. c. (v. surtout sa n. 54: „*Suidas, Φόρμος: Συρακόσιος, κωμικός. id. s. v. Επίχαρμος: ἄνα Φόρμω; Athen. 14. 652a, Φόρμος ὁ κωμικός; Themist. Or. 27. 406, Επίχαρμος τε καὶ Φόρμος.* This last passage (for its significance see below) proves that Themistius is not quoting from the *Poetics* itself but from some other Aristotelian work, and that is the *Poetics* that contains the error“.

¹¹) En effet toutes les deux formes du nom sont possibles: en dehors du nom de l'auteur comique, on connaît un nom sous la forme de Φόρμις, le commandant de Gélon et Hiéron et (cité chez Paus. V 27, 1—2 et 7), et un nom Φόρμος, le trié-rarque athénien (cité chez Hérodote VII 182). D'autre part l'auteur en question était presque toujours cité en commun avec le plus connu et le plus remarquable Épicharme, dont le nom pouvait en quelque mesure influencer celui de son compatriote, à savoir par sa syllabe finale.

¹²) Comme par ex. *Parisinus* 2117 et *Parisinus* 2551 qui pourraient emprunter le verbe ηρξαν à l'édition d'Aldo ou de Gryphius qui les précédaient au point de vue chronologique.

mées, s'efforçaient à éviter ce défaut en ajoutant après les noms des auteurs comiques le verbe *ἥρξας*. C'était vraisemblablement une conjecture de Al. Pazzi (ou bien plus ancienne encore) dans l'édition imprimée chez Aldo¹³⁾. Du point de vue du style, ce n'était pas une conjecture élégante, étant donné que le même verbe se trouvait déjà dans la seconde partie de la même proposition (*τῶν δὲ Ἀθήνησιν Κράτης πρῶτος ἥρξεν*), et c'est peut-être ici qu'il faut chercher les motifs pour lesquels la conjecture *ἥρξαν* n'a pas eu la chance d'être acceptée par les philologues des deux derniers siècles, sauf par quelques-uns seulement, tel G. Hermann¹⁴⁾.

A. Rostagni¹⁵⁾, probablement pour des raisons semblables, y proposait un verbe plus convenable, à savoir *ἀπέδωκαν* (c.-à-d. *ἀπέδοσαν*, comme G. Else l'a modifié sans aucune remarque)¹⁶⁾. Mais *ἀπέδωκαν*, bien que plus conforme qu'*ἥρξαν*, ne satisfait pas tout à fait du point de vue de la syntaxe et du style, vu que le texte qui suit (*τὸ μὲν ἐξ ἀρχῆς ἐκ Σικελίας ἥλθε... .*) est une continuation directe de la première partie de la proposition et que le texte moyen devrait être une proposition intercalée, presqu' indépendante du contexte. D'autre part, la partie *τὸ δὲ μύθους ποιεῖν*, qui continue dans *τὸ μὲν ἐξ ἀρχῆς ἐκ Σικελίας ἥλθε*, devrait conserver sa fonction primitive, à savoir le rôle de sujet dans la proposition toute entière avec le verbe commun: *τὸ δὲ μύθους ποιεῖν... τὸ μὲν ἐξ ἀρχῆς ἐκ Σικελίας ἥλθε.*

C'est justement pour cette raison que les conjectures de Tucker, Vahlen, Michaelis et Spengel marquent un pas plus en avant et s'approchent davantage du texte original d'Aristote. La conjecture de Tucker¹⁷⁾ *τὸ δὲ μύθους ποιεῖν, <ἢ> Ἐπίχαρμος καὶ Φόρμις*, du point de vue paléographique représente un effort de reconstruire l'original par le moindre changement du texte n'ajoutant qu'une lettre devant les mots en question, à savoir <*ἢ*>, ce que Vahlen¹⁸⁾ a réussi à faire par l'ajouté <*οἶον*> et Michaelis¹⁹⁾ par <*οἶους*>. Spengel²⁰⁾, d'autre part, suppo-

¹³⁾ La conjecture d'Al. Pazzi pouvait entrer dans l'édition Aldine de 1508. L'édition de Gryphius, qui y pouvait servir de modèle aussi, avait, outre le verbe cité, une modification de l'article précédent *τὸ* en *τοῦ* (l'édition de Gryphius nous restant inaccessible, nous la citons d'après Susemihl, *l. c.*). — En réalité, tous les éditeurs et commentateurs, qui admettent intact le texte transmis par les mss sous-entendent, selon toute apparence, le verbe *ἥρξαν*, comme nous pouvons voir chez Bonitz (cf. son *Index Aristotelicus*, s. v. *Ἐπίχαρμος*).

¹⁴⁾ V. son édition *Aristotelis De arte poetica*, Lipsiae 1802.

¹⁵⁾ Dans son édition *La Poetica di Aristotele*, Torino 1927, p. 18 (dans l' *appar. crit.*); cf. son *Introd.p.* LXXXIX (et surtout n. 6).

¹⁶⁾ G. Else, *o. c.*, p. 197, n. 51.

¹⁷⁾ Dans son édition *Aristotelis Poetica*, London 1899, qui nous est restée inaccessible — nous la citons d'après l'édition grecque moderne de Sykoutris (& Ménardos) ΑΡΙΣΤΟΤΕΛΟΥΣ ΠΕΡΙ ΠΟΙΗΤΙΚΗΣ, 'Αθῆναι 1937, p. 49 (dans l' *appar. crit.*).

¹⁸⁾ Dans son article „Zur Kritik aristotelischer Schriften“ dans *Sitzungsberichte d. phil. — hist. Cl. der Wiener Akad.* XXXVIII (Wien 1861), p. 64 (dans la note).

¹⁹⁾ Cité d'après Susemihl (*l. c.*); de fait, c'était une communication orale de Michaelis faite à Fr. Susemihl (cf. *o. c.*, p. XXIII de la Préf.).

²⁰⁾ Cité d'après Susemihl (*l. c.*) et Sykoutris (*l. c.*).

sait que la proposition intercalée eût dû contenir primitivement les mots <οἴους εἰώθεσαν ποιεῖν> devant Ἐπίχαρμος καὶ Φόρμις, qui pouvaient tomber, vraisemblablement, en vertu d'un homéotéleute ...ποιεῖν <...ποιεῖν>.

Outre les exemples cités, il y a encore une possibilité de suppléer le texte traité, à savoir au moyen de la conjonction ὥσπερ au lieu de ἢ ou de οἶος resp. οἴους. ὥσπερ se trouve chez Aristote, notamment dans la Poétique, employé dans une fonction presqu'identique (v. par ex. 48a 5: ἢ καὶ τοιούτους <ποιοῦντες>, ὥσπερ οἱ γραφεῖς, 48a, 15: ὥσπερ <'Αρ> γὰς Κύκλωπα καί..., 48a 22: ὥσπερ "Ομηρος ποιεῖ... ou 48b 27: ὥσπερ ἔτεροι ὑμνους καὶ ἐγκάμια... cf. encore 48b 38, 52a 24, 53b 31, 54b 1, 55a 1, 55b 30, 56a 17. 22. 24. 27, 60a 2. 29/30, 61a 4. 22, 61b 20. 21, 62b 8). Dans notre cas, ὥσπερ pouvait tomber soit en vertu d'un homéotéleute <ὥσπερ εἰώθεσαν ποιεῖν>, c.-à-d. d'une manière semblable à ce que Spengel avait proposé par la conjecture citée ci-devant, soit par omission du copiste, qui croyait éviter une dittographie apparente, en le confondant, dans un texte moins clair, avec un autre mot se trouvant immédiatement devant ou après le mot en question. Après ὥσπερ se trouvait le nom Ἐπίχαρμος qui ne pouvait pas être rapproché de ὥσπερ pour des raisons paléographiques, parce que leurs images graphiques, c.-à-d. la longueur des deux mots et leur nombre de lettres, n'étaient pas comparables; devant ὥσπερ, au contraire, se trouvait ποιεῖν qui lui était plus proche par sa longueur et le nombre des lettres, autrement dit par son image graphique. La confusion pourrait se produire particulièrement dans les minuscules où l'on pouvait remplacer ω par π, σ par ο, ρ par ν (du reste τε y pourrait être rapproché de τε). Des confusions semblables arrivaient souvent chez les anciens copistes et, en ce qui concerne la Poétique, nous avons parlé dans les „Annotations sur le texte de la Poétique d'Aristote“ (voir le premier fascicule de ce même volume de notre revue, p.83). N'en citons qu'un exemple, celui où nous avons constaté une confusion presque identique à la nôtre. C'est dans le chap. I (47b 14) que les mots τοὺς μέν sont omis de presque tous les mss grecs (excepté le Σ perdu, comme la traduction arabe nous le confirme; cf. la version latine de J. Tkatsch: „nominant nonnulla poiu elegeia et nonnulla poiu epe“). Nous y avons montré que les mots τοὺς μέν pouvaient tomber dès qu'ils s'étaient identifiés aux précédents τὸ ποιεῖν. Après un rapprochement erroné des expressions mentionnées, le copiste maladroit avait omis, peut-être consciemment, les mots τοὺς μέν croyant éviter de cette façon la dittographie présumée (τὸ ποιεῖν τοὺς μέν = τὸ ποιεῖν τὸ ποιεῖν, supposé, et, par conséquent, τὸ ποιεῖν [τὸ ποιεῖν]; pour les autres exemples, voir l'article cité ci-devant).

J. Bywater²¹⁾, cependant, admettait une lacune après le mot ἥλθε et croyait que les mots Ἐπίχαρμος καὶ Φόρμις ne se trouvaient pas à

²¹⁾ V. son édition dans *Script. Graec. Bibliotheca Oxoniensis* (l'appar. crit.) au-dessous du texte respectif): „7 lacunam indicavi; intercidisse videntur ἥσαν γὰρ Ἐπίχαρμος καὶ Φόρμις ἐκεῖθεν“ Cf. A. Rostagni, o. c., p. LXXXIX.

leur place primitive. Partant du texte correspondant de Themistios (*Orat. XXVII* 337b, p. 406 Dind.): *κωμῳδία τὸ παλαιὸν ἥρξατο μὲν ἐκ Σικελίας, ἐκεῖθεν γὰρ ἡστην Ἐπίχαρμος καὶ Φόρμος*) il supposait que le texte d'Aristote y avait τὸ δὲ μύθους ποιεῖν, τὸ μὲν ἐξ ἀρχῆς ἐκ Σικελίας ἥλθε, <ἥσκην γὰρ> Ἐπίχαρμος καὶ Φόρμος <ἐκεῖθεν>.

W. N. Bates²²⁾ soutenant l'hypothèse que la Poétique était un cahier de cours supposait que le texte en question était authentique en entier, c.-à-d. même les mots Ἐπίχαρμος καὶ Φόρμος, avec le remarque que les mots cités ne se trouvent plus à leur place primitive. Voici l'ordre des mots de la phrase en question d'après W. N. Bates: τὸ δὲ μύθους ποιεῖν, τὸ μὲν (i. e. τὸ μὲν μύθους ποιεῖν) ἐξ ἀρχῆς ἐκ Σικελίας ἥλθεν — Ἐπίχαρμος καὶ Φόρμος — τῶν δὲ Ἀθήνησιν ...

Nous avons cité plus haut l'opinion de G. Else que Themistios pouvait se servir du texte d'Aristote et que les renseignements sur l'origine de la comédie étaient empruntés probablement à une oeuvre du Stagirite autre que la Poétique, à savoir cette Poétique que nous avons aujourd'hui, qui n'est en effet que la première partie de son oeuvre, contenant l'histoire et l'évolution de la tragédie dans sa majeure partie et de l'épopée dans une mesure plus restreinte. C'est une hypothèse probable, mais qui ne peut pas être prouvée, vu que nous ne connaissons pas un texte d'Aristote autre que le cité de la Poétique où l'auteur *Phormos* serait mentionné (la forme en devrait être de rigueur). En réalité, le texte de Themistios pouvait reposer sur deux endroits de la Poétique: l'un est celui déjà cité du chap. V et l'autre serait celui du chap. III (48a 30—33: ... καὶ τῆς κωμῳδίας... οἱ ἐκ Σικελίας, ἐκεῖθεν γὰρ ἦν Ἐπίχαρμος...). Il faut souligner que cet autre endroit, qui est en effet le premier dans la Poétique, contenait presque tous les éléments qui se trouvent mentionnés chez Themistios excepté le nom du second auteur. Le nom de *Phormos* (= *Phormis*), et non seulement le nom, pouvait être emprunté à l'endroit discuté déjà plus haut.

G. Else croit encore, comme Gudeman l'avait déjà supposé, que les mots énigmatiques de l'arabe (cités d'ordinaire dans la version latine de J. Tkatsch), au lieu des traditionnels Ἐπίχαρμος καὶ Φόρμος (de tous les mss grecs), se trouvaient déjà dans l'archétype de la traduction syriaque à titre d'avertissement destiné aux copistes, pour que ceux-ci évitent les abréviations: „ut relinquatur omnis sermo, qui est per compendium“. D'après Else²³⁾, l'original grec du texte arabe correspondant serait à peu près le suivant: ἵνα λειφθῇ (ou bien ἀφεθῇ) πᾶσα λέξις ἡ δι' ἐπιτομῆς. Else, ainsi que Gudeman, croit par conséquent que les noms d'Épicharme et de Phormis (resp. *Phormos*) étaient écrits, dans le manuscrit grec antérieur, en abrégé et que le texte cité de l'arabe (ou du syriaque) se trouvait aussi dans l'archétype grec (c.-à-d. dans Σ) en

²²⁾ Dans son article *Notes on the Text of Aristotle's Poetics*, dans *Transactions and Proceedings of the Amer. Philol. Assoc.*, vol. LXVIII (1937), pp. 84—87. — Je tiens ici à remercier chaleureusement M. M. Marcovich qui a pris la bonté de me fournir une photocopie de l'article cité de W. N. Bates.

²³⁾ Cf. o. c., p. 198, n. 53.

qualité d'un supplément ultérieur²⁴⁾), écrit par un glossateur ou bien par un copiste maladroit qui ne savait pas lire les abréviations, les sigles et les ligatures.

Il faut toutefois se rapporter à la solution que D. de Montmollin²⁵⁾ a proposée pour le passage traité. Nous nous permettons de la citer presqu'en entier, parce qu'elle caractérise la méthode que l'auteur y a appliquée:

... Mais soudain, sans transition, on nous dit qu' „Épicharme et Phormis ont (les premiers) composé des μύθους, que cette innovation est donc venue à l' origine de Sicile... etc.“ Il y a la une restriction surprenante à l' aveu d' ignorance qui précède, une contradiction, en tout cas une opposition d' idées, qu' Aristote se serait efforcé d' atténuer par une tournure différente de la phrase, si ce texte avait été écrit d' un seul trait de plume. De nouveau, cette anomalie disparaîtra, si l' on fait de ce passage sur les origines du μύθος comique un commentaire marginal, ajouté tardivement par Aristote à une époque où il se souciait moins de se conformer à la rédaction primitive que de l' enrichir par des renseignements qu' il avait acquis depuis“.

Le passage, d' après D. de Montmollin, serait donc entièrement authentique mais dans une rédaction tardive qui est, dans son oeuvre, d' ordinaire indiquée entre parenthèses: ... (τὸ δὲ μύθους ποιεῖν Ἐπί-χρωμος καὶ Φόρμις· τὸ μὲν ἐξ ἀρχῆς etc. etc.).

Quoique l' hypothèse d' une rédaction tardive de la Poétique, faite par l' auteur lui-même, ne soit pas nouvelle²⁶⁾ et bien qu' elle ait donné quelques résultats, surtout lorsque tout autre moyen a été épuisé, nous la considérons plus dangereuse qu' utile, particulièrement parce que l' on oublie souvent qu' elle doit être appliquée avec prudence et modération, et en fait une méthode générale et toute-puissante, une sorte de baguette magique qui peut faire disparaître tous les obstacles et toutes les barrières.

Outre les hypothèses et les conjectures mentionnées et, dans une certaine mesure, même traitées, nous croyons qu'il existe, du moins, une autre possibilité encore, pour trouver une solution du texte discuté, peut-être non moins vraisemblable, à savoir: que le texte arabe cité serait une traduction fidèle de la version syriaque et que celle-ci, de son côté, pourrait être soit une traduction de l' original grec qui y pouvait avoir un texte à peu près comme celui proposé par Else, soit que le traducteur syriaque avait lu et traduit de l' original grec, qui n' était pas tout à fait clair et lisible, à peu près ce que la traduction arabe nous offre. Nous supposons donc que les mots „*ut relinquatur omnis sermo, qui est per compendium*“ ait dû être le texte que le traducteur syriaque

²⁴⁾ Cf. Gudeman, *I. c.* et G. Else, *I. c.*

²⁵⁾ V. sa thèse pour l'obtention du grade de docteur *La Poétique d'Aristote*, Neuchâtel 1951, p. 47.

²⁶⁾ V. J. Hardy, *Aristote — Poétique*, Paris 1952, p. 8 (cf. De Montmollin, o. c., p. 7).

pouvait „lire“ dans l' original grec, quoique celui-ci ait pu avoir à peu près le même texte que nous lisons dans tous les mss grecs conservés jusqu' à nos jours. Nous disons „à peu près“ parce que le passage cité contenant les mots *'Επίχαρμος καὶ Φόρμις*, qui se trouvent entre les deux parties bien conservées, à savoir entre *τὸ δὲ μύθους ποιεῖν* et *τὸ μὲν ἐξ ἀρχῆς ἐκ Σικελίας ἥλθεν*, était selon toute apparence mutilé.

Si nous n' avions pas la traduction arabe du passage cité, nous pourrions accepter une des conjectures proposées plus haut. Nous étions prêts, en effet, à adopter l' opinion et la conjecture de Bywater jusqu' à un certain point ou, pour mieux dire, comme un point de départ pour une solution conjecturale nouvelle et non moins vraisemblable, que voici: *τὸ δὲ μύθους ποιεῖν, τὸ μὲν ἐξ ἀρχῆς ἐκ Σικελίας ἥλθεν, <όθεν> 'Επίχαρμος καὶ Φόρμις (ou Φόρμος), τῶν δὲ 'Αθήνησιν Κράτης πρῶτος ἥρξεν ἀφέμενος τῆς ἵκματικῆς ἵλεας καθόλου ποιεῖν λόγους καὶ μύθους*. Cependant, la traduction arabe nous présente un texte différent des autres mss grecs justement à l' endroit où se trouvaient les noms d' Épicharme et de Phormis et non pas plus bas, après le mot *ἥλθε*. C' était alors le seul obstacle qui nous empêchât d' accepter la conjecture de Bywater ou d' avancer notre solution conjecturale citée. C' est, par conséquent, à cause de cela que nous croyons maintenant plus probables les conjectures de Tucker, Vahlen, Michaelis et Spengel, ou bien celle que nous avons proposée plus haut comme une solution possible et vraisemblable²⁷⁾.

Nous essayerons en tout cas de tirer plus bas des conséquences nécessaires et utiles de la situation des mss grecs, de la traduction arabe et des conjectures proposées jusqu' ici dans la mesure où elles concernent l' endroit traité. La comparaison du texte transmis par les mss grecs conservés avec la traduction arabe et l' analyse du passage tout entier nous donnent la possibilité de tirer les conclusions suivantes:

1° les mots *'Επίχαρμος καὶ Φόρμις*, transmis par tous les mss grecs existants, sont incontestablement authentiques, ce que l' on pourrait voir de la construction symétrique du passage entier: on cite deux régions de la Grèce antique, deux centres où la comédie était constituée, Sicile et Athènes, avec leurs premiers représentants les plus anciens du genre traité; Athènes avec le représentant Cratès correspond pleinement, au point de vue de la symétrie stylistique, à Sicile et à ses représentants Épicharme et Phormis (ou Phormos, si l' on tient compte de la forme transmise par Themistios, Athénée et Sudas);

2° l' endroit cité est indubitablement mutilé étant donné que les trois mots transmis (les deux noms des auteurs comiques avec la conjonction *καὶ*) ne s' accordent pas complètement avec tout le reste et, par conséquent, ne s' y sentent pas bien englobés; c' est l' absence d' une conjonction, d' un adverbe ou d' un adjectif pronominal comme *ἢ*, *οὐ*, *οὐδεὶς* etc. qui donne l' impression d' incomplet et d' inachevé;

²⁷⁾ v. plus haut, p. 315 s.

3° l' opinion qu' une lacune aurait lieu après le mot Υλθεν et l' essai de la combler par conjecture, comme nous avons vu plus haut, ne pouvait pas se confirmer par le ms. grec Σ perdu c.-à-d. par la traduction arabe;

4° la traduction arabe du passage en question (citée plus haut dans la version latine de Tkatsch) et surtout l' endroit où elle se trouve, à savoir justement à la place des mots disputés, prouve que les mots cités de l' arabe pouvaient être une traduction fidèle de la version syriaque (c.-à-d. d' une leçon tardive et erronée) du même texte grec, qui était, dans le ms. Σ perdu, moins clair et presqu' illisible.

Il faut avouer qu' il n' est pas toujours facile à deviner la source de l' erreur de l' arabe resp. du syriaque²⁸⁾. D' ordinaire c' est une leçon erronée chez le traducteur syriaque qui ne pouvait pas se vanter d' avoir une connaissance parfaite de la langue, de la grammaire et de la paléographie grecques²⁹⁾. Citons du moins un exemple de notre expérience: Dans le chap. XVIII (55b 32sq.), à la place où les mss grecs conservés ont ἀπὸ τῆς αἰτιάσεως, l' arabe nous transmet „ab Augi(a) usque“ (cité toujours d' après J. Tkatsch). Nous avons réussi à reconnaître le texte grec qui se cache sous les mots *Augi (usque)*: c' est la leçon erronée, peut-être du syriaque, αὐγῆς ἔως probablement de l' original grec αἰτήσεως (dans lequel les lettres ι et τ étaient confondues et remplacées par υ et γ) et non pas de αἰτιάσεως, comme nous lisons dans tous les mss grecs existants. Le mot αἰτιάσεως était, d' autre part, suspect dans l' expression étrange ἀπὸ τῆς αἰτιάσεως τοῦ θανάτου. C' est pour cette raison que Vahlen a essayé de corriger cet endroit par conjecture en proposant Δχναοῦ au lieu du θανάτου transmis. Le substantif verbal αἰτήσεως (scil. τοῦ ou παρὰ τοῦ Αυγκέως), qui peut être rétabli au moyen de la traduction arabe, s' accorde bien avec θανάτου (scil. τοῦ Δχναοῦ) et donne un sens plein et indubitable³⁰⁾.

Revenons à notre texte. Le point de départ de notre hypothèse était la traduction arabe et la possibilité qu' elle se basât sur une leçon erronée du texte grec de Σ. La leçon supposée devrait commencer par ἵνα et se terminer probablement par δι' ἐπιτομῆς. Dans les mots finals, immédiatement cités, nous sommes prêts à reconnaître la partie καὶ Φόρμις: la finale -μῆς est caractéristique si l'on rapproche les deux textes. Le commencement ἵνα, au contraire, ne nous donne pas, à première vue, un point d' appui assez sûr dans la comparaison avec le début du texte disputé, c.-à-d. avec Ἐπίχρυμος. Voilà pourquoi nous pensons à l' adverbe c.-à-d. à la conjonction supposée qui pouvait être conservée dans Σ et tombée de tous les autres mss grecs postérieurs. Les proposés η, οἶνος ou οἶνος semblent peu appropriés à un rapprochement de ἵνα. D' autre part, la conjecture ὥσπερ, que nous avons

²⁸⁾ Cf. J. Tkatsch, *o. c.*, p. 200 ss.

²⁹⁾ Cf. le passage de la Poétique 47b 14 que nous avons cité plus haut dans la version latine de Tkatsch: „nominant nonnulla poiū elegeia et nonnulla poiū epe“.

³⁰⁾ V. notre article *Annotations sur le texte de la Poétique d' Aristote* (dans le 1^{er} fasc. de ce même vol. de notre revue) p. 70 et 88 (14 et 32 de l'extrait).

proposée plus haut, aurait la chance d' être rapprocher de ἵνα: ω pourrait être confondu avec υ et remplacé par ces deux lettres, ainsi que σ par α. Dans le reste nous voyons l' adjectif πᾶς ou πᾶν (la confusion entre ε et α, = ainsi qu' entre ρ et ν, ne fait pas des difficultés). Puisque nous avons supposé un neutre πᾶν, nous croyons que le mot suivant devrait être ἔπος et non pas λέξις, vu que le texte primitif y avait le nom Ἐπίχαρμος, dont la première partie ἔπιχ répondrait à ἔπος tandis que dans la seconde αρμος nous supposons le verbe ἀφῆται. Dans le reste, nous voyons τὸ δι' ἐ dans καὶ et πιτομῆς dans Φόρμις. Le traducteur syriaque pouvait, par conséquent, lire dans les mots grecs primitifs ὕσπερ (scil. ἔποιουν) Ἐπίχαρμος καὶ Φόρμις, qui pouvaient être moins clairs et peu lisibles, le texte suivant: ἵνα πᾶν (ou bien ω' ἀπαν) ἔπος ἀφῆται τὸ δι' ἔπιτομῆς.

Skopje.

M. D. Petruševski.